Paris par l'image I – 2005 –

Rien n'est plus banal qu'une promenade à Paris. Rien n'est plus banal non plus que de s'arrêter devant tous les sites un peu intéressants et de les prendre en photo. Car la photo que vous avez prise, elle l'a été par des milliers voire des millions de personnes depuis des décennies, et elle le sera encore tout autant à l'avenir.

Aucune image vraiment nouvelle ne peut donc vraiment être originale à Paris. A moins d'être ce que l'on appelle un génie de la photo, genre Izis ou Doisneau déjà capable en leur temps de faire du neuf avec du vieux, qui savent saisir l'événement ou la situation à la seconde exacte où elle présente le plus d'intérêt. Il faut convenir qu'ils étaient d'ici, qu'ils flânèrent autant dans les rues et places de Paris que leur fantaisie le leur commandait et qu'ensuite ils trièrent les meilleurs de leurs clichés parmi des milliers. C'étaient de vrais professionnels, ne ménageant pas leur temps, possédant les meilleurs appareils photo de l'époque, étant par ailleurs de vrais génies. En plus il avait un sens inné de la poésie sous toutes ses formes. Et de l'humain aussi.

Ce ne sera pas le cas ici. Il s'agit juste de prendre une ou deux images, celles-ci plus pour illustrer des lieux que pour fixer l'homme dans ce qu'il peut avoir de plus original.

Ce sera en conséquence modeste, et nous nous en excusons par avance.

C'était en mai 2005. Les rescapées du tri d'une série bien maigre, seront peu nombreuses.

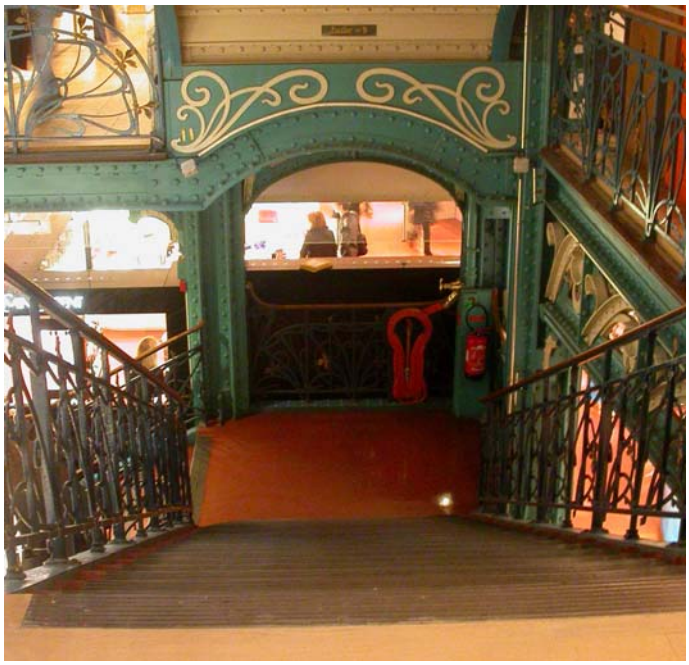
Carrousel au pied de Montmartre. On aperçoit à gauche le Sacré-Chœur que nous n'aurons pas la platitude de vous proposer ici. Tout près de celui-ci, une accordéoniste avait déjà retenu notre attention sans que nous ayons eu le courage de la photographier.

Le métro et les jolies décorations extérieures, est non seulement une invitation à se balader sous Paris, mais aussi une source d'inspiration inépuisable.

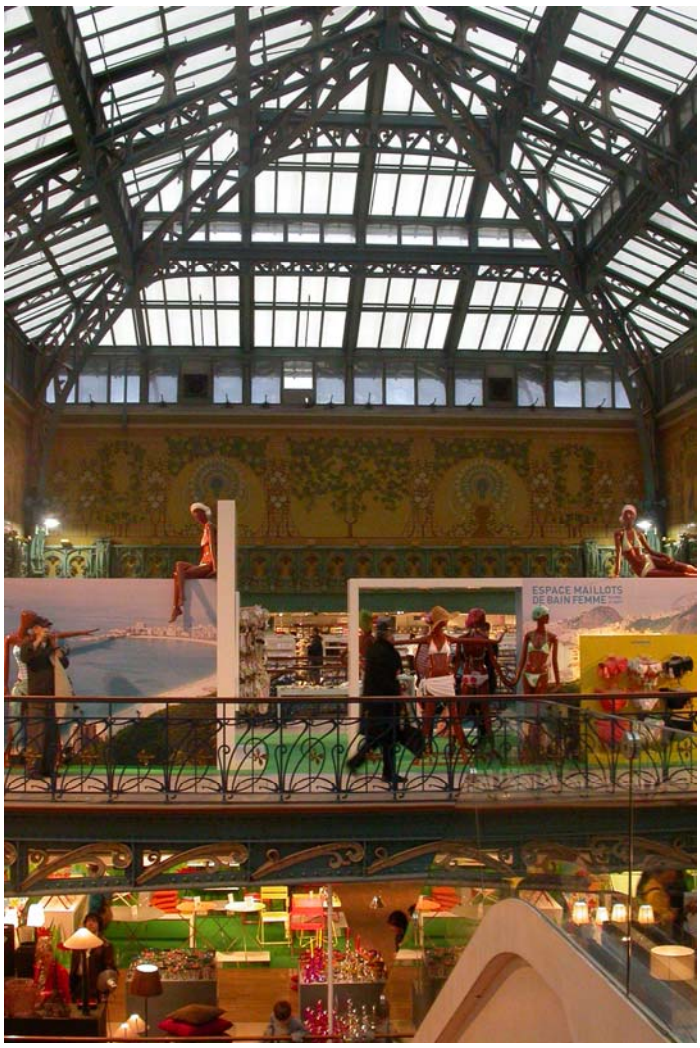
La Seine, tranquille et mystérieuse. Elle emporte dans son lent courant tous nos rêves de grandeur et notre effarement. Nous sommes si petits par rapport à elle et à la grande ville qu'elle traverse.

Les éléments décoratifs, genre lampadaires, sont parfois plus photogéniques que les grands ensembles.

Notre-Dame, que nous n'avons pas eu l'occasion de visiter – voir la file d'attente au pied du grand portail - a retrouvé une robe somptueuse après que celle-ci ait été noircie de pollution pendant des décennies, voire des siècles.



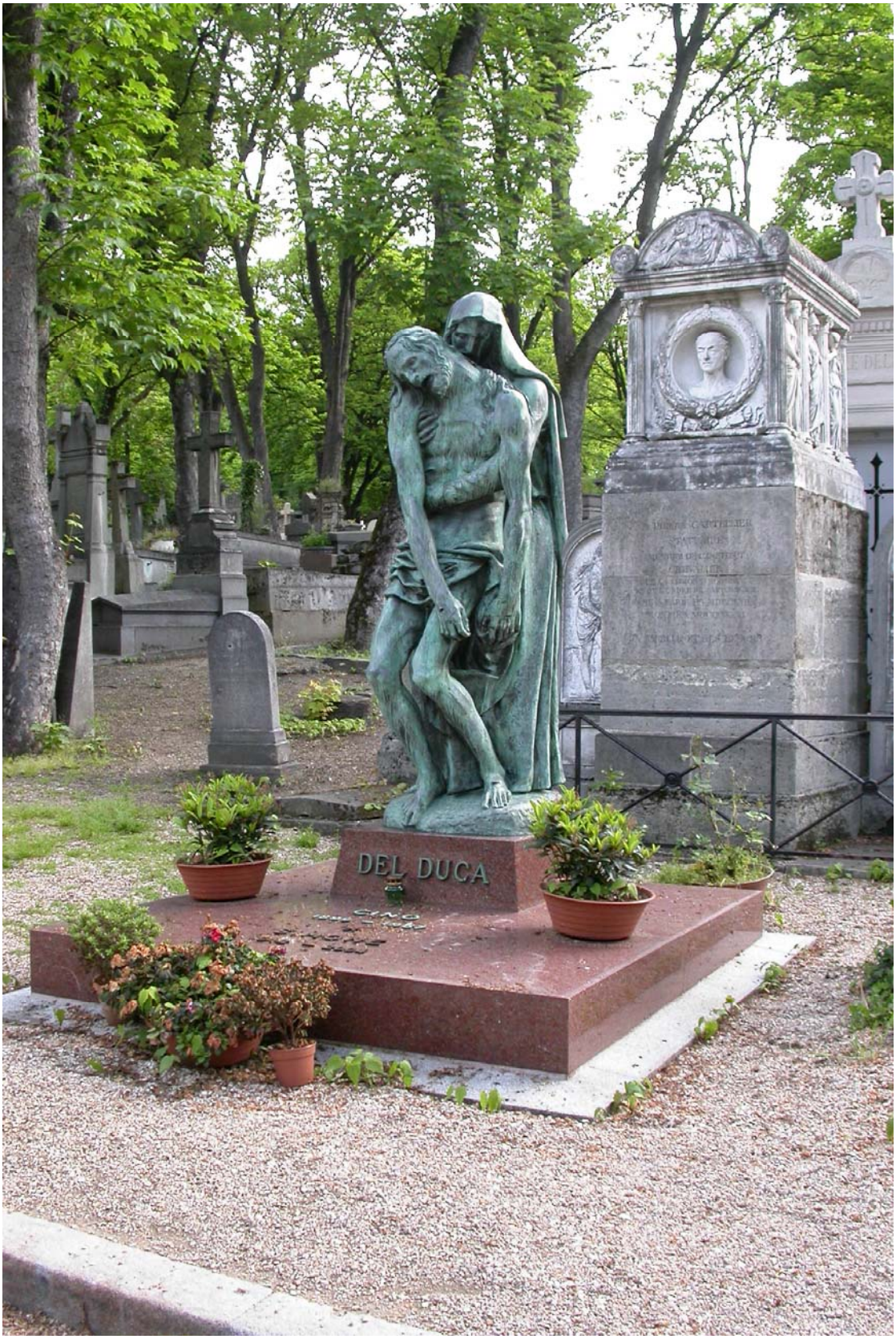
Le jour où nous avons visité la Samaritaine, nous étions donc en mai 2005, le magasin n'était pas loin de fermer ses portes. Edifice absolument splendide dans son style art déco. Allait-il rouvrir un jour ?



Tour Eiffel vue du Palais de Chaillot et votre serviteur. Le coup d'œil sur la Tour Eiffel et le Champ de Mars après que vous soyez sorti de la station du Trocadéro et que vous ayez fait les quelques pas nécessaires pour vous amener sur cette esplanade, est toujours à vous couper le souffle. C'est profondément magique.

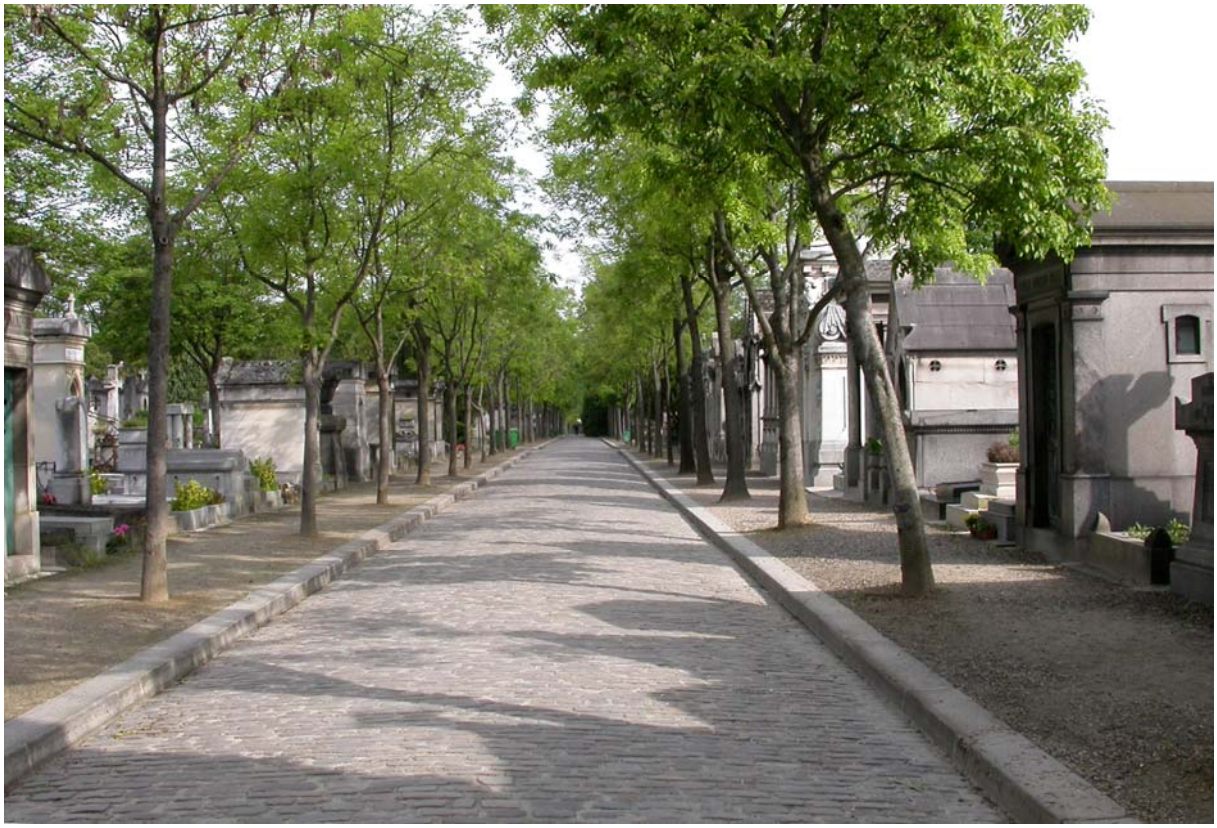
L’incroyable obélisque de Louxor. Sa vue n’est pas sans nous troubler et nous interroger. Il est évident que sa place serait en Egypte, là où il a été pris, et non ici. Ce monument témoigne mieux qu’aucun autre le drame des pillages des antiquités de tous les pays du monde. Les « beaux objets » appartiennent-ils à ceux qui peuvent se les offrir, ou au contraire, font-ils partie intégrante du patrimoine d’un pays ? La question ne sera apparemment jamais résolue.

De la place de la Concorde, remontée des Champs-Elysées en direction de l'Arc de Triomphe. Elle a dit oui ! Toutes les grandes marques sont ici.



En métro jusqu'à la station la plus proche du cimetière du Père Lachaise. Cette visite nous laisse une impression vraiment formidable. Ici le monument funéraire de Del Duca, éditeur, dont les démêlés avec Marijac sont célèbres dans le petit monde de la bande dessinée. Toute une époque.

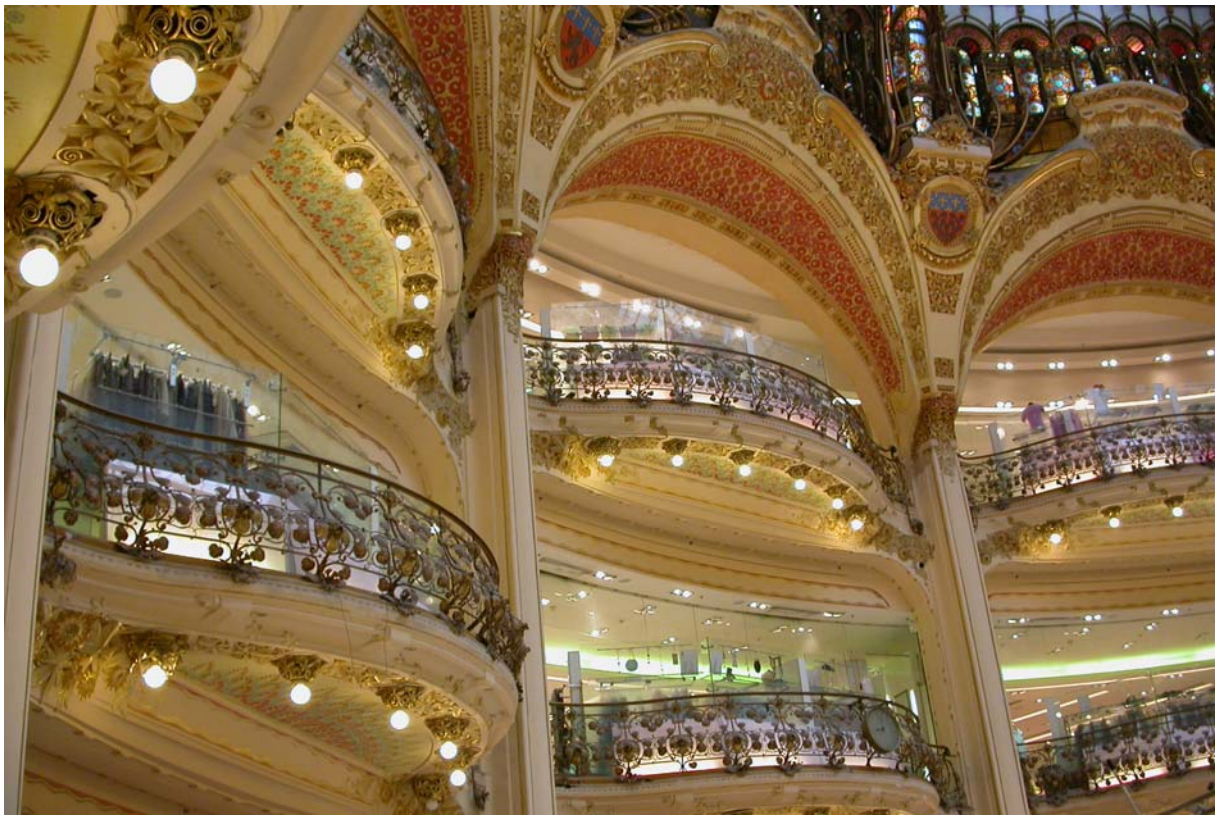
De quoi vous faire réfléchir et vous donner à philosopher sur quelques-unes des milliers de vies, grandes ou petites, qui achevèrent leur course ici. On est décidemment rude peu de chose, et alors même que vous rencontrez à tous les angles des rues des bonhommes qui se font la grosse bouille pour une raison ou pour une autre. Profondément pathétique !



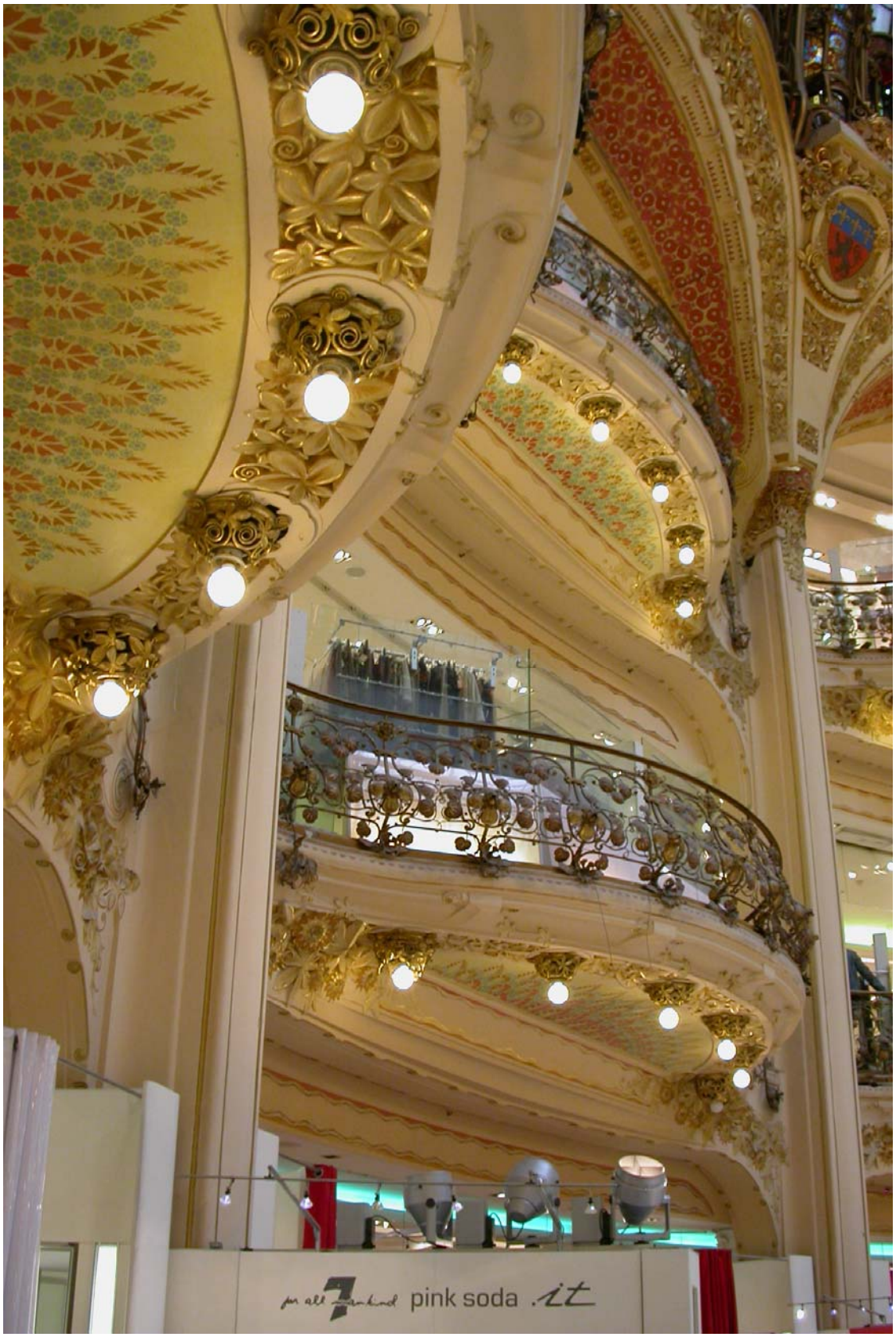
Des allées multiples et pourtant parfaitement entretenues. Le cimetière du père Lachaise est ainsi un immense jardin que l'on pourrait parcourir des heures si le temps ne nous pressait. C'est absolument formidable. Ces impressions pourront être confortées par un site consacré au Père Lachaise sur internet et qui permet, non seulement de repérer toutes les tombes dignes d'intérêt, mais aussi d'effectuer une promenade virtuelle complète dans cet ensemble fascinant.

Au sortir du cimetière du père Lachaise, immeubles de Paris typiques, comme il en existe des milliers.

Pour les Galeries Lafayette, c'est le coup de foudre absolu. Si le temps dont nous disposions n'avait pas été infini, nous y serions encore ! Quelle merveille, quelle extase, quelle volupté !

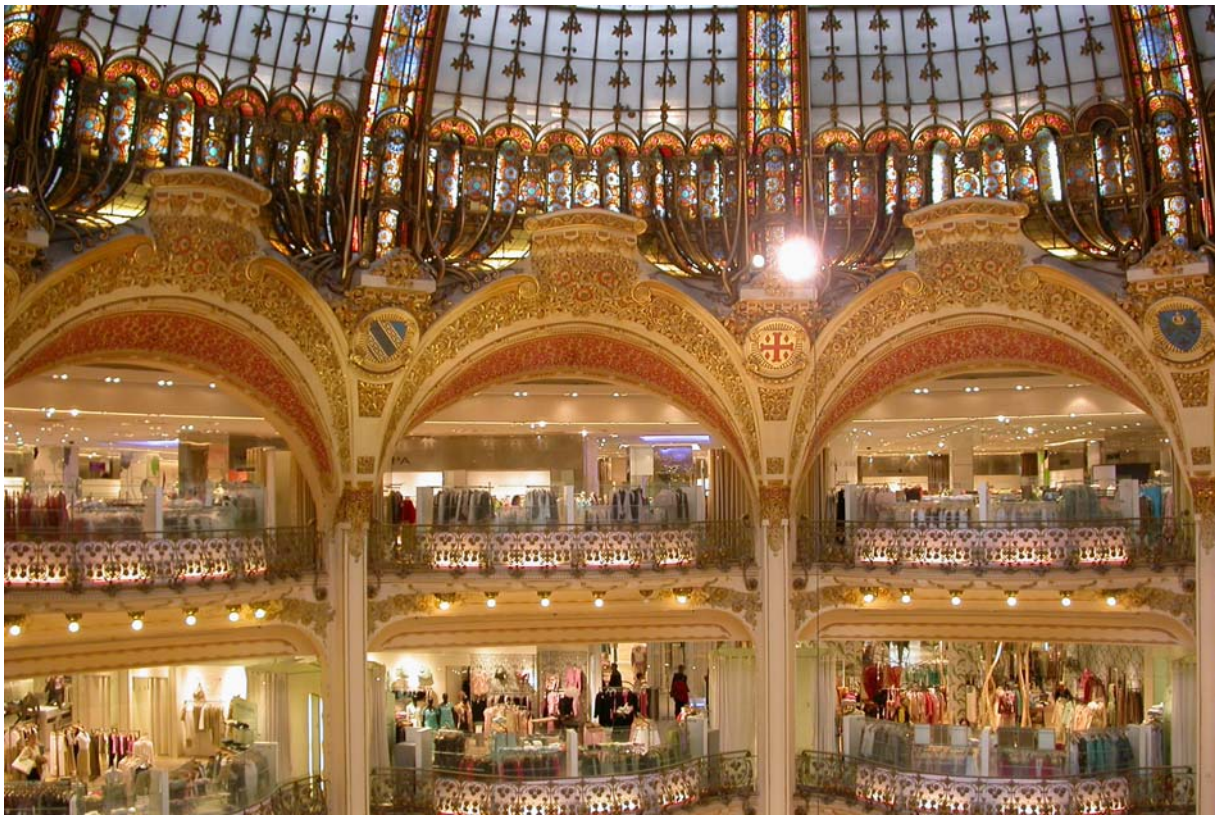


Une réalisation incroyable de beauté. Une pure merveille.



L’œil ne saurait se lasser de ces formes, de ces couleurs et de cet éclairage intense.

CHANEL



Place Vendôme avec la célèbre colonne.

Les maisons d'horlogerie suisses se battent pour y avoir pignon sur rue, parmi lesquelles, Breguet. Connaissant M. Emmanuel Breguet que nous avions eu l'occasion de rencontrer chez Breguet, à l'Abbaye, nous avons eu l'occasion unique de visiter le magasin, avec son sous-sol où reposent les archives de la maison qui nous ont été présentées. Un moment magnifique.

Avenue Richard-Lenoir. Une belle bleue…

Une belle brune. Peut-être permet-elle d'accéder après avoir suivi quelques couloirs et monté quelques escaliers, à l'appartement de Mme Maigret ?

Sauf erreur toujours Boulevard Richard-Lenoir. Un ensemble de belle allure. Et si c'était plutôt ici que logeait Mme Maigret ?

Qui es-tu dans cette foule innombrable ?

Qui es-tu surtout dans le métro, alors que soudain l'affluence a été telle que les voyageurs se trouvent serrés les uns contre les autres à ne plus pouvoir souffler et que toi qui restes debout, te tenant à l'une des barres verticales, tu t'interroges ? Tu les regardes, les autres, tous, et particulièrement les femmes dont certaines sont très jolies. Beaucoup de noires, avec quelques-unes qui gardent l'habit traditionnel de leur pays, coiffe assortie, femmes énormes, qui prennent carrément deux places mais s'en fichent royalement. Et elles vont leur chemin. Elles sont ici chez elle. Paris, c'est aussi l'Afrique. La moitié de l'Afrique y est. Tellement de noirs et de noires dont les plus belles te fascinent. Quelle grâce dans leurs corps admirables, des lianes, mais cet état juste avant qu'elles ne prennent de l'âge et grossissent pour atteindre bientôt le calibre de ces énormes mamas aux habits chatoyants, dans les jaunes et les verts souvent. L'Afrique à Paris. Et puis aussi tous les pays du monde. Tu ne devineras jamais combien de nations sont ici représentées. Et cela ne te gêne aucunement, au contraire, tu trouves ce mélange intéressant, plus, cette tour de Babel te fascine. Toutes ces vies qui ont atterri ici, à moins que d'aucuns et d'aucunes ne soient

là depuis longtemps déjà, et qu'il ne s'agisse pour beaucoup que de la deuxième voire de la troisième génération. On ne sait pas.

Qui es-tu, toi qui n'es pas d'ici, qui vient de loin, si l'on peut dire, non pas aussi loin que ces Africains que tu croises, mais quand même, d'une terre différente, sans ville à proximité, les montagnes, les lacs, l'espace, les grandes forêts. Tandis qu'ici les forêts, ce sont les parcs où néanmoins tu te plais. Les poumons de cette ville pas trop belle vue d'en haut. Le terme ville lumière aurait-il fait son temps ? Quoi de beau à Paris ? Mis à part les parcs, justement, les bâtiments anciens, et ces quelques rues qui ont gardé le charme du XIXe siècle, Mais tellement d'horreur ont rompu l'harmonie qui pouvait exister autrefois. Les passe-droits accordés à ceux qui ont le pognon. Les maires de Paris achetés, ou l'administration, ou on ne sait quelle puissance occulte qui obéirait à une autre puissance occulte. Alors on laisse faire. On accepte. On ferme les yeux. Mais on enlaidit sciemment sans vouloir le reconnaître, le problème est là. Il s'agit d'une affaire de malhonnêteté dans un monde qui tendrait au fond de lui-même à l'honnêteté. Une minorité donc, mais ceux-là tiennent les rênes, trichent. Il y a de beaux restes cependant. Et puis surtout demeure l'ambiance. La foule. Un certain art de vivre peut-être. Quoique ce serait ne pas voir tous ceux qui peinent ici à gagner leur croûte et qui ne fréquentent pas les mêmes lieux ni les mêmes magasins que toi. Toi qui te crois d'ici après deux séjours de trois jours, en réalité un vulgaire touriste. Non, tu ne vaux pas mieux que l'un ou l'autre de ces entassées qui attendent de grimper sur la Tour Eiffel ou de pénétrer dans le musée Grévin qui t'arnaque au passage. On t'arnaque si facilement à Paris. Tout ou presque est cher. Il y a de petits miracles malgré tout. Alors tu remercies ceux qui pratiquent des prix encore honnêtes, qui ne pensent pas à considérer le touriste comme un être frustre qui serait là uniquement pour se faire mener en bateau et leur fournir au passage de quoi s'en mettre plein les poches.

Oui, qui es-tu, un parmi des millions. Tu pourrais crever, là, dans le métro, allez, une bonne crise cardiaque, et tu t'écroules sur ce sol foulé par des milliers d'hommes et de femmes aujourd'hui. C'est fini. Un parmi des millions, et c'est sans importance. Là-bas, dans une population d'à peine six mille, soit mille fois moins, tu pouvais croire encore représenter quelque chose, tu pouvais t'illusionner sur ta propre personnalité, qu'elle avait une valeur quelconque. Ici c'en est fini. Tu t'es perdu parmi la foule et tu n'es plus rien. Encore qu'on t'accepterait à l'hôpital, c'est là le miracle, qu'on te soignerait, que viendraient à toi qui seraient jolies et compatissantes des infirmières que tu ne connais pas. Tu retrouverais de l'humanité même au cœur de la grande ville. Tu ne serais pas tout à fait délaissé. Resterait un rayon de lumière.

Et si tu mourais ? Ma foi tant pis, ici ou ailleurs, quelle importance ?

Je veux aller courir à Paris.

Je ferai comme tous ces joggeurs d'opérette que l'on voit trottiner dans les jardins et les parcs de la capitale, vous repassant dix fois devant pour un circuit ridicule. Une fois à la course d'un très petit pas, et puis à pied, et à nouveau à la course, mais moins vite encore. Des amateurs. Des peu dégnioulés. Des coincés des genoux et des hanches dont la foulée est courte voire raide. Ne les imite surtout pas, gonflé que tu es, toi qui pourrait courir des heures sans t'arrêter et d'une foulée qui ferait pâlir d'envie les meilleurs athlètes du moment ! Cet orgueil est à mourir de rire.

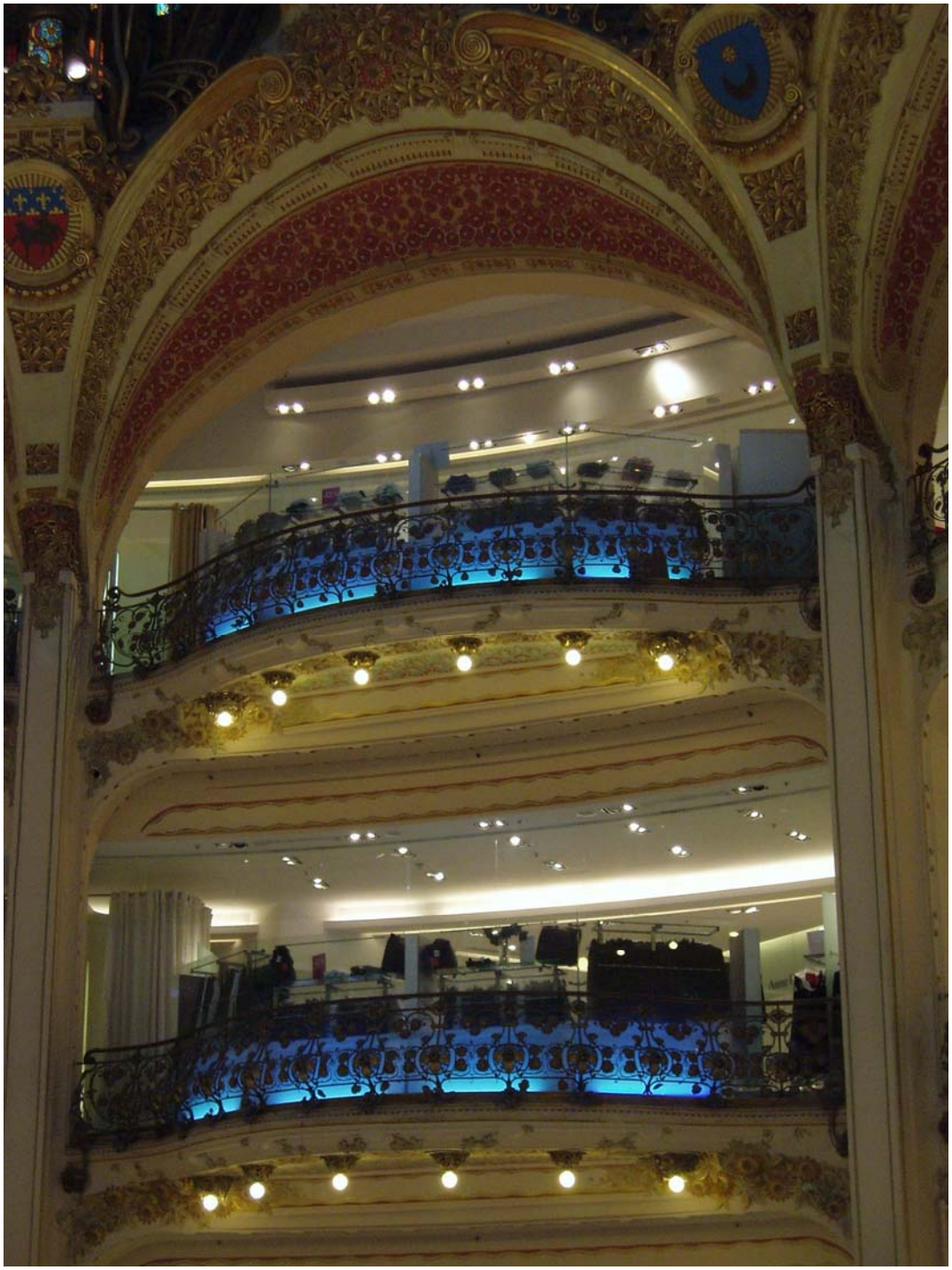
Courir à Paris, alors que je ne le fais même plus ici, trop fatigué le soir, rendu, moulu, foutu. Mais l'espoir demeure. Tout reprendre à zéro. Au début comme eux, la petite foulée, la foulée économique qui n'est pas loin du pas. Et puis après quelques jours ou quelques semaines, c'est selon, la foulée qui s'allonge, tu rasais terre, maintenant tu la survoles. Et tu fais désormais l'admiration de ceux que tu croises, avec plein de belles filles hélas, qui ne te regardent pas !

J'aimerais courir, puisqu'en aurais le choix, au jardin des plantes. Je l'apprécierais tant, celui-ci. D'abord j'irais au labyrinthe et au belvédère d'où l'on voit une rue de Partis, je ne sais laquelle, d'où l'on entend au loin la circulation. Mais je ne m'arrêterais pas en ce sommet probablement créé de toutes pièces, juste le temps de voir les haies par dessous lesquelles se sont faufilés les gamins qui y ont créé des sentiers. Puis je redescendrais déjà, croisant mes confrères avec un léger sourire. Je passerais aux côtés du vénérable cèdre du Liban dont j'aurais vu d'en haut la large et plate frondaison, une présence, un ami, et puis je me dirigerais sur la gauche pour passer à côté d'un pré de fauche que l'on ne touche qu'à l'heure des fenaisons, lui aussi sillonné des traces qui sont certainement celles des enfants. Vois ici la statue de Bernardin de Saint-Pierre et de ses deux personnages, Paul et Virginie. Je courai sur les chemins de sable pour aller dans l'allée principale, et puis pour découvrir enfin l'entier du jardin dont bientôt nul recoin ne me resterait ignoré. Et il y aurait du soleil plein le jardin des plantes. Et je serais bien, là-bas, au cœur de la capitale, à faire tant et tant de découvertes admirables. Et j'apprendrais à aimer mieux encore cet étonnant jardin dont je fréquenterais assidûment bientôt chacun des petits sentiers. On est si bien là-bas. On court certes, mais aussi en même temps, par tant de verdure, par ce dépaysement presque total en si peu d'espace, somme toute, on se repose. On vit.

Et puis il y a aussi qu'ici on a cette impression formidable qu'on est au cœur du monde.

Statue de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) au jardin des plantes. Sous lui, ses deux héros favoris, Paul et Virginie.

Galerie Lafayette, grande coupole, endroit magique. Certes, en s'approchant de très près pour voir les dessins, l'illusion disparaît, un peu kitch, mais l'ensemble est saisissant, merveilleux. Lumière. Beauté. Goût, grâce. On voulait du beau, du clinquant, qui sorte de l'ordinaire. C'était simplement beau. C'était de l'art. Un sommet. Un ravissement. Et le bonheur d'être à nouveau ici et de contempler ces galeries qui nous avaient laissé le souffle coupé.



Ils l'ont construite si grande

Ils l'ont construite si grande, Notre-Dame de Paris, et en des temps où la population de la ville n'était peut-être pas le dixième de ce qu'elle est aujourd'hui. Quelle folie avait donc atteint les hommes pour qu'il fasse tant et tant dans le gigantisme ? Ils voyaient Dieu grand, aussi devaient-ils lui rendre hommage d'une manière grandiose, d'une manière qui défie l'entendement. Et c'est ce qui se passe quand vous pénétrez dans cette fabuleuse cathédrale et que vous regardez ses voûtes, là-haut, si haut, et que vous voyez monter à sa rencontre des colonnes de pierre d'une hauteur vertigineuse. Tu regardes les pierres et il y a quelque chose que tu ne comprends pas. C'est déjà la perfection de la taille. Les tailleurs de pierre, incontestablement, étaient des artistes en pleine possession de leurs moyens, et avec des techniques que désormais l'on a perdues. Pas possible de tailler si juste, que ne manque pas un éclat de pierre, que tout s'ajuste. Ils utilisaient la corde à nœuds, on le sait. Et ce moyen en apparence rudimentaire au contraire leur permettait de faire des merveilles. De grands maîtres, qui se réunissaient en une corporation dont les règles devaient être strictes, avec plein de secrets que devaient promettre de ne pas révéler ses membres. De la toute belle ouvrage, et considérée hautement par des hommes qui ne savent pas ce que c'est qu'une pierre, qui ignorent tout de la massette et du burin, incapables de ne rien faire de leurs mains. Alors ils regardent l'œuvre, et ils se disent, humbles et reconnaissants, que ceux là qui l'ont accomplie leur étaient infiniment supérieurs. On a beau posséder la technique que l'on nous enseigne à partir de volumineux écrits, ces gros livres ne vous livrent pas la clé de ces travaux anciens, ou si peu.

C’est immense. C’est sombre, c’est beau. C’est rempli de l’émotion de centaines d’années où les gens de la capitale sont venu se recueillir ici. C’est une vraie civilisation à laquelle on participe. On voudrait en savoir plus, peut-être aussi être seul pour mieux se pénétrer de ce volume formidable. On regarde les galeries par où l’on pouvait passer et dominer l’immense nef pouvant accueillir des foules formidables. On pense à Hugo qui avait été capable de restituer un Paris d’autrefois plus vrai que nature, la puissance qu’il avait, le formidable pouvoir de créer des personnages qui deviendraient emblématiques. On pense alors aux cloches que l’on ne peut pas voir d’ici. Cette vie qu’il pourrait y avoir là-haut et que l’on ne découvrira jamais. Et des escaliers, et des salles, et des coins et des recoins. Et une poutraison formidable, incroyable, si haut dans le ciel. De là-haut on domine la ville. Ce fut ainsi la bâtisse la plus haute pendant des siècles. On dominait non seulement la ville à l’époque, mais aussi la campagne que l’on trouvait au-delà des portes et des remparts.

Il y a culte ce soir. La cathédrale est presque pleine, en laquelle on rentre et on sort comme dans une cantine. Le culte se fait et n’est nullement gêné par cette foule de passage qui regarde, qui fait une prière, un signe de la main ou de la tête, et s’en va, pour retrouver la nuit maintenant tombée sur Paris. Et alors on sort et on regarde de l’extérieur les trois portails avec le fouillis incroyable des sculptures, les deux tours monumentales aux sommets desquelles on tente d’apercevoir les gargouilles à la Casimodo. Ville de pierre qu’il faudrait des jours et des jours pour appréhender dans sa complexité, tandis que nous sommes là moins d’une heure, à dire vrai superficiels, tachant de comprendre en si peu de temps ce qui mériteraient des études longues et peut-être même fastidieuses.

On est là. Fasciné, ça oui, mais surtout en interrogation sur le coût d’une telle bâtisse. Où trouva-t-on les fonds, qui la construisit et pour gagner quoi ? Le labeur de l’homme peut être plus formidable encore que l’œuvre, labeur qui se sera fondu dans la masse générale de tous les labeurs de l’humanité. On en a tant travaillé que c’en est pas croyable. Combien de millions d’heures, et des heures sous payées, et peut-être même parfois pas du tout payées. On était là, on travaillait, on taillait des pierres, et pour quel salaire, je vous le demande ? Pouvait-on au moins manger et boire, boire pour oublier ces doigts meurtris, ces dos courbaturés, cette lassitude plus éreintante que le travail physique de faire une œuvre dont on ne voit jamais le bout, une cathédrale étant un chantier qui ne cesse jamais.

Débarquant de la station du Trocadéro.

Débarquant de la station du Trocadéro, débouchant à l'angle du Palais de Chaillot, on la vit, une fois de plus, la tour Eiffel. Elle était là, en face, monumentale, majestueuse, incroyable, et finalement belle, et c'est Paris. Et c'est ce monument qu'ont vu des millions de gens. Qui a fait le symbole de la ville. Il est formidable. Il est monumental. Il est beau. Quelle émotion. Etre là, sur l'esplanade et le voir dans le prolongement des jardins, et des perspectives. On se souvient alors d'un temps déjà lointain où on l'avait vue pour la première fois. C'était il y a quarante ans.

Quarante ans sans retourner à Paris, une vie d'activité, une carrière. De la sortie de l'apprentissage à ta retraite. O misère. Qu'est-ce qui nous avait donc tenu éloigné si longtemps de cette ville, quelles obligations nous avaient empêché de nous y rendre ? Etait-on donc fou, pour la délaisser de telle manière, pour ne plus reprendre contact, ne plus la revoir, tenue ignorée, non pas à deux pas, mais à moins d'une demi-journée de voyage. Elle était donc là-bas, immense, et nous étions ici, solitaire, sans importance. Perdu dans notre propre pays, dans notre propre village, enraciné à vous faire peur. Obtus. Fermé. Muré. Tandis que là-bas était une certaine lumière, non pas forcément celle de la beauté, celle de la raison, celle de l'histoire. Là-bas on communiquait avec d'autres qui ont fait cette histoire, qui ont résisté, qui on dressé des barricades, qui ont dit non, un jour, et puis ont payé, dans le sang, dans les balles, dans la mitraille, collés dos au mur, fusillés. C'est affreux. C'est horrible. C'est l'histoire que l'on oublie pour ne plus retenir qu'un rayon de soleil, qu'un nuage qui passe sur la ville, qu'une ambiance, qu'un air de printemps, qu'une musique égrenée dans un bistrot du coin ou même dans le métro.

Nous irons en ville avec modestie.

Nous irons en ville avec modestie. Plus, avec humilité, sans y amener une quelconque parcelle de nos prétentions. Humbles en hommage à tous ceux qui y ont vécu et souffert, humbles pour nous y noyer sans faire aucune étincelle. Nous serons des ombres. Nous nous diluerons dans la ville pour oublier qui ailleurs nous sommes, et ce poids immense qui est notre moi égoïste et insupportable. Nous ne serons plus rien, que deux yeux, qu'un nez et deux oreilles. Pour voir. Qu'un cerveau, pour enregistrer. Nous ne demanderons rien à personne, nous n'exigerons surtout rien, ni des uns ni des autres. Nous nous glisserons entre les autres sans faire de bruit. Et c'est ainsi que nous irons dans la ville, non pas forcément rasant les murs, mais d'une démarche qui ne démontrera aucun esprit conquérant. Oublions-les, tous ces m'as-tu-vu dont la destinée est formidable, très nettement au-dessus de celle des autres. Des infirmes de la tête, dans le fond, de croire de telles insanités, de penser, ne serait-ce qu'une seconde, qu'ils puissent surpasser les autres. Etre dans la ligne,

et même au-dessous, ne leur plaît pas. Et pourtant, c'est ici et non pas ailleurs que l'on est bien. Que personne ne nous voie, que personne ne nous agresse, que nous soyons indifférents à tous, pour mieux la voir et la comprendre, la ville. Nous serons murs, toits, soleil, nous serons nuages, petites rues, jolis et grands jardins. Nous serons encore ancienneté, nous attardant sur ce qui recèle une histoire, et pas toujours gaie. Combien sont-ils morts dans des révoltes, des combats, des protestations ? Combien qui voulurent dire non. Les non ne sont jamais les bienvenus. On tire. On emprisonne. On torture. On anéantit. On voudrait faire si bien que le souvenir même de ces non serait oublié. Et qu'en plus il serait impossible à retrouver, jamais.

Glisse-toi le long des rues et regarde. Tout, des passants aux façades, au ciel au-dessus des maisons, aux arbres, trop de voitures gâtent le spectacle. C'est ici, en vérité, le règne de la voiture. Ils s'en servent même pour aller deux rues plus loin où ils ne trouveront pourtant aucune place. Elle leur coûte, du temps et de l'argent, ils ne sauraient s'en passer. Peut-être ne veulent-ils pas se mélanger à la foule des métros, que les entassements leur sont pénibles et qu'ainsi ils préfèrent avancer timidement en surface du fait d'une circulation toujours trop dense, que rapidement en profondeur mais avec la promiscuité que cela souvent comporte.

Nous les plaindrions, les motorisés. Ils nous sembleraient prisonniers, et O combien, dans leurs cages d'acier. Tandis que nous, piétons, modestes, nous serions, non pas ailés, mais libres, mais si libres, d'aller là où nous le désirons. Laissez ces embarras à ceux qui les aiment et les supportent, pour nous nous ne souhaitons pas attendre, ni perdre notre temps d'une quelconque façon. Nous voulons au contraire tout voir, et si ce n'est pas possible, enregistrer le maximum. S'en remplir les yeux. Ecoute, un orchestre au milieu du parc. Ecoute encore des oiseaux dans cet autre. On sent certes la pollution, un peu, pas trop, mais aussi l'odeur de ces fleurs que nous regardons dans un jardin. L'odeur du sable que l'on foule. L'odeur d'un dimanche alors que nous nous sommes mêlés à la foule des grands jours et que celle-ci nous apparaît heureuse. Heureux, nous le sommes aussi, puisque nous avons oublié notre ancienne et vilaine peau pour la troquer contre celle d'un nouvel homme, d'un homme qui n'a aucune responsabilité mais par contre sait voir, sait entendre, sait aussi comprendre. Un homme qui joue avec les hasards de ses promenades et de ses connaissances historiques.

Oublier, oui, le vieil homme, si lourd, si lâche, si défaitiste, si tourmenté de ce qui ne va pas dans le monde. Si incapable de ne rien faire parce que tout, dans le fond, est inutile. Ils ne savent pas où ils vont, les hommes. Et cette inconnue, elle n'intéresse personne. On ne l'étudie pas. Des nouvelles disciplines seraient à créer pour non pas tenter de percer l'avenir, c'est si facile, mais de déterminer quelles seront les situations en supposant que nous soyons incapables d'intervenir sur une quelconque ligne de notre manière de vivre. Des disciplines certes peu encourageantes, mais vraies, qui fassent fi des rêves, des désirs, des

prospections sans fondement, mais par contre révèlent le vrai, ce qui ressort, non d'une conception d'un moment, mais de chiffres, de mathématiques. Tout se chiffre. Les chiffres donnent des graphiques, des courbes. Elles peuvent bien se dresser droit vers le ciel. Plus elles se dressent droit vers le ciel, plus le terme de la courbe est proche. La courbe était longue quand la ligne restait à peu près horizontale. Mais maintenant qu'elle est verticale, ou presque, le terme se rapproche. Seule inconnue. Le temps qu'il nous reste à vivre ainsi qu'aujourd'hui. Dix ans, vingt ans, trente ans peut-être. En aucun cas cinquante. Je le sens, je le sais, j'en ai la certitude.